





# **OPERATION HAVILA**

# **Photo de couverture**

**UKOBIZABA MARTIN**

# **OPERATION HAVILA**

**EDITIONS SCRIBE**

©Editions Scribe, septembre 2019  
Rue de la Colonne 54/4  
1080 Bruxelles  
Belgique

Dépôt légal : D/2019/13.623/13  
ISBN : 978-2-930765-37-2

[www.editions-scribe.com](http://www.editions-scribe.com)  
[info@editions-scribe.com](mailto:info@editions-scribe.com)

## I. LE TIGRE ET L'EUPHRATE

D'un air las, Zaïdi se leva et se dirigea vers son énorme téléviseur, pour l'éteindre manuellement. En effet, depuis un bon moment déjà, il avait beau chercher, il n'arrivait pas du tout à retrouver sa petite télécommande, si pratique pour le zapping. On aurait dit qu'elle s'était soudainement volatilisée. Le jeune homme était gavé d'images qui tournaient en boucle sur une chaîne d'informations. Leur caractère répétitif avait fini par le lasser, et il avait tout d'un coup la très nette impression de subir un véritable lavage de cerveau. Au début, il avait été accroché par ce reportage, car pour une fois, le journaliste parlait de son continent d'origine, l'Afrique.

Cependant, au vu du contenu de l'émission, il dû très vite déchanter. De toute évidence, il apparaissait que rien n'avait changé dans la façon d'aborder les problèmes relatifs à ce continent. Comme à l'accoutumé, tout ce qui, de près ou de loin se rapportait à l'Afrique, était analysé de façon superficielle, globalisante et péjorative. C'était à croire que dans le monde médiatique, rien de positif ne pouvait sortir de cette région, méprisée depuis des siècles par des spécialistes autoproclamés, qui avaient la prétention de tout connaître d'elle, malgré leur ignorance abyssale.

C'étaient eux qui étaient toujours invités, et que l'on voyait continuellement passer d'une chaîne de télévision à une autre, pour diffuser leur science infuse sur le continent africain et ses malheureux habitants !

On voyait Immanquablement défilier la même litanie d'insoutenables famines, guerres, sécheresses, inondations, effroyables maladies infectieuses comme la malaria, ainsi que de terribles virus, tels que ceux du SIDA ou d'Ebola. Face à ces fléaux, on finissait vraiment par désespérer de ce continent, que beaucoup de gens considéraient toujours comme un seul et unique pays, nommé Afrique. Même quand il y avait des nouvelles qui auraient pu s'avérer réjouissantes, Zaïdi avait le net pressentiment qu'il y aurait sûrement, à un moment ou à un autre, un dérapage, ce petit détail sournois qui finirait par nuire à l'ensemble.

Voyez par exemple, se souvint-il : en 2010, le monde entier se réjouissait de voir enfin un pays africain, l'Afrique du Sud, organiser pour la première fois le Mondial de football. Cependant, des esprits chagrins ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'alerter la communauté internationale sur les risques d'insécurité, voire d'agressions dont pourraient être victimes les visiteurs, lors de cet heureux événement.

On aurait pu croire que leur premier objectif était de décourager les touristes en partance vers ce beau pays. Pourtant, il ne manquait pas de centres d'intérêt en Afrique du Sud, pays mieux doté dans divers domaines que de nombreuses contrées de pays dits développés. Jusqu'à la dernière minute avant le démarrage des jeux, ces media nous tinrent en haleine...Tous les reportages convergeaient invariablement vers le Township de Soweto, dans la banlieue sud de Johannesburg, où les vols, les viols et la violence faisaient rage.

Le paysage était invariablement composé de terrains vagues, de petites habitations faites de tôles ondulées rouillées et des enfants jouant sur des terrains sales, jonchés de débris ainsi que de flaques d'eau saumâtre, grouillant de moustiques. Mais ce fut peine perdue. Les amoureux du football bravèrent tous les obstacles et se rendirent à la fête du jeu et de l'amitié entre les peuples, sourit le jeune Zaïdi, tout content en son for intérieur.

Ce scepticisme généralisé n'empêcha pas cependant l'Afrique du Sud, unie dans toute sa diversité, d'organiser fièrement cet événement planétaire, avec une totale et parfaite maîtrise. La Fédération Internationale de Football Association, plus familièrement connue sous le sigle FIFA, saisit cette occasion pour se féliciter, par la voix de son Président, du grand professionnalisme des autorités sud-africaines, et déclara même que ces jeux avaient été parmi les mieux organisés et les mieux réussis que le monde n'ait jamais connus.

Aussi, on ne peut qu'imaginer le désespoir et le dépit des nombreux Cassandre, qui s'étaient réjouis en avance de voir un pays africain se casser les dents devant la face du monde, au cours de l'organisation de cet événement, confirmant par la même occasion tous les clichés anti-africains.

Pour Zaïdi, c'en était trop, assurément. Tout ce qu'il voyait et entendait à longueur de journée était en totale contradiction avec ce que lui avait appris son père sur son pays de naissance, le Congo, autrefois appelé Zaïre, sous l'ère du dictateur Mobutu Sese Seko. Professeur de littérature et de culture bantoues à l'Université de Kinshasa, le père de Zaïdi avait dû fuir rapidement la féroce dicta-

ture, qui s'en prenait bien volontiers aux intellectuels, coupables de passer tout leur temps à critiquer les errements du régime.

Il avait dès le départ déclaré à son fils : « Mon enfant, malgré l'image affreuse colportée par ses ennemis de tous poils, l'Afrique est le continent le plus riche du monde en ressources naturelles, l'endroit où tous les peuples de la terre viennent se ravitailler et s'enrichir. Cependant, les habitants de ce beau continent, y compris sa jeunesse désemparée, vivent dans la misère la plus infâme, par la faute d'élites corrompues, qui ne pensent qu'à se remplir les poches et à se mettre au service d'intérêts étrangers. Mais le jour viendra, et il n'est pas loin, où les peuples d'Afrique reprendront en main leurs destinées, après s'être totalement débarrassés de leurs dirigeants crapuleux », précisa-t-il.

Pour les grandes puissances, lui dit-il, dans cette guerre impitoyable pour l'appropriation des ressources naturelles du monde, la vie d'hommes africains n'a aucune importance, quel qu'en soit le nombre, quand bien même le décompte final aboutirait à des millions de morts, comme c'est actuellement le cas, dans la région des Grands Lacs africains.

Qu'un dirigeant local s'avise de rechercher en priorité l'intérêt de son propre peuple et non celui des grandes multinationales occidentales, et on retrouvera aussitôt sa tête à la pointe d'une baïonnette ! Et s'il a un peu de chance, il s'en tirera avec une destitution, à la suite d'un coup d'état, fomenté d'on ne sait où !

Bien plongé dans ses sombres réflexions, le jeune Zaïdi n'entendit pas la sonnerie de sa porte. C'était son amie

Nadia. Originnaire du Maroc, elle était parvenue à le convertir à sa religion, l'islam, car c'était pratiquement la seule façon de le faire accepter par sa famille, et spécialement sa mère, qui avait espéré jusqu'à la dernière minute, la convaincre d'épouser un de ses cousins restés au pays. Nadia venait aux nouvelles, car les deux jeunes gens ne s'étaient pas vus depuis quelque temps ; une éternité, pensa-t-elle. Il finit par lui ouvrir la porte de sa minuscule chambre, située sous les toits.

Avec son maigre salaire et la réticence des propriétaires immobiliers à louer leurs maisons ou appartements sans de solides garanties financières, il n'avait pas mieux trouvé que cette mansarde. La jeune fille embrassa furtivement son ami, avant de demander : « Comment va mon petit chéri ? Ça n'a pas du tout l'air d'aller ! Tu fais aujourd'hui une véritable tête d'enterrement ! ».

Zaïdi ne parvenait pas à cacher sa lassitude. Il donnait chaque matin la fâcheuse impression de s'être levé de son plus mauvais pied.

« Alors, qu'est ce qui ne va pas en ce moment ? », insista Nadia.

« Ce n'est rien de grave ; juste un peu de stress. Ce sera vite passé », dit-il pour la rassurer.

Cela faisait cinq ans que Zaïdi avait fini ses études de commerce, où il avait obtenu une maîtrise en gestion des entreprises. Il n'avait pas eu de grandes difficultés à se faire embaucher dans une grande banque parisienne. Mais depuis cinq ans, il avait l'impression de faire du surplace. Il avait vu nombre de ses collègues évoluer professionnellement et exercer de grandes responsabilités,

mais quant à lui, il restait, toujours confiné aux tâches subalternes. Le découragement avait fini par le gagner et cela se ressentait au premier abord.

Nadia, de son côté, détenait un diplôme de licence en tourisme-hôtellerie. Elle travaillait dans un grand hôtel de la banlieue parisienne, où elle avait été finalement nommée Adjointe de Direction. Cependant, après avoir joyeusement fêté son trentième anniversaire, elle semblait elle aussi se diriger lentement mais sûrement vers ce fameux plafond de verre, qu'il est semble-t-il, presque impossible à franchir.

Pourtant, c'était une fille très compétente qui s'était fait notamment remarquer par son zèle au travail et son esprit d'initiative. Elle paraissait un peu plus solide que son ami Zaïdi, mais elle n'était pas loin de se décourager de son côté. Bref, les deux jeunes gens étaient gagnés par le mal-être ambiant qui frappe tant de jeunes de ce pays, sentiment causé surtout par le manque de perspectives.

Pour détendre l'atmosphère, ils décidèrent de rallumer la télévision en quête d'un bon film ou d'un bon programme d'animation. Ils furent immédiatement interloqués par une information qui faisait la une de tous les journaux du monde : un chercheur américain, disait le journal, est absolument certain d'avoir découvert, sans aucune contestation possible, le lieu où était localisé l'ancien Jardin d'Eden ! Le Jardin d'Eden a bel et bien existé il y a douze mille ans, clamait-il, et c'est en Mésopotamie, dans l'actuel Irak, qu'il se trouvait !

La mine réjouie de l'expert américain en disait long sur l'importance qu'il accordait à sa formidable « découverte ». Ce scientifique d'origine égyptienne, du nom de

Farouk el-Baz, était certainement convaincu d'être parvenu, grâce à son inégalable génie, à résoudre l'une des plus vieilles énigmes de l'humanité. Ne venait-il pas enfin de prouver que l'origine de l'homme se trouvait bien au Moyen Orient et nullement en Afrique, comme de très nombreux scientifiques avaient eu tendance à l'affirmer au cours de ces dernières décennies ?

En effet, à la suite d'un tout nouvel éclairage, provenant de nombreuses et diverses découvertes paléontologiques et anthropologiques récemment mises à jour sur le continent africain, il ne restait plus de place pour le doute dans l'esprit de nombreux scientifiques. Ces derniers avaient décidé, une bonne fois pour toutes, de privilégier le scénario de la terre africaine, comme lieu le plus probable de l'origine de l'homme sur notre planète.

Quant à Monsieur Farouk el-Baz, il affirmait, tout en se référant à un texte biblique de la Genèse, avoir localisé, sans aucun doute possible, les quatre rivières décrites comme les affluents du grand fleuve qui sortait du Jardin d'Eden. Voici ce que dit en effet le texte biblique concerné : « Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là il se divisait en quatre bras. Le nom du premier est Pishon, c'est celui qui entoure tout le pays de Havila où se trouve l'or. L'or de ce pays est pur et là se trouve le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Guihon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Cusch. Le nom du troisième est Hiddékel ; c'est celui qui coule à l'orient de l'Assyrie. Le quatrième, c'est l'Euphrate. » (Ge 1: 10-14).

Zaïdi et Nadia étaient fort perplexes, car cette nouvelle était en totale contradiction avec tout ce qu'ils avaient lu

et entendu tout au long de leur enfance, spécialement de la part du père de Zaïdi, le Professeur José Mutu.

En effet, ce dernier ne cessait d'affirmer contre vents et marées, que le Jardin d'Eden, ce lieu mythique où Dieu créa et plaça le premier couple d'êtres humains, appelés Adam et Eve, se trouvait bel et bien en Afrique. Cela faisait de ce continent le berceau de l'humanité, et jour après jour, cela ne cessait de se confirmer, d'après la découverte de nombreux fossiles humains, animaux et végétaux, ajoutait-il.

Les découvertes les plus récentes faites sur le continent africain couvraient une longue période d'environ dix millions d'années, au cours de laquelle apparurent les premiers hominidés. Grâce à ces découvertes, l'on pouvait aisément suivre l'évolution de la race humaine, depuis l'époque de Tumaï le tchadien, ou de Lucy l'éthiopienne, jusqu'à nos jours. Et maintenant, le chercheur égypto-américain avait la prétention de commencer l'histoire des premiers hommes au Moyen Orient, il y a quelques douze mille ans seulement !

Les adversaires de l'Afrique ont toujours nié l'évidence. Dans leur entendement, il est totalement inconcevable pour leur esprit étriqué qu'une quelconque civilisation ait été créée par les populations originelles de ce continent, qu'ils prennent plaisir à mépriser. Récemment encore, devant un parterre de grands scientifiques africains, très certainement beaucoup mieux instruits que lui, un chef d'état d'un grand pays européen n'a-t-il pas affirmé, sans sourciller, à la tribune de la célèbre Université Cheikh Anta Diop de Dakar, que l'homme africain n'était pas encore entré suffisamment dans l'histoire ?

Ses auditeurs médusés avaient juste eu le malheur d'être ses obligés, car il allouait chaque année à leurs pauvres pays respectifs, quelques dizaines de millions d'euros de lignes de crédit, ainsi que des miettes octroyées au titre de l'aide à l'équilibre budgétaire. Voilà pourquoi il se croyait autorisé à signifier au monde entier, sans nullement prendre de gants, que l'homme africain n'avait en rien contribué à l'essor de la civilisation universelle.

Pourtant, avait vivement répliqué le Professeur José Mutu en apprenant ces piteuses déclarations, le continent et l'homme africains sont bel et bien à l'origine de toute la civilisation humaine ! A cet instant, Il ne put s'empêcher de froncer les sourcils, tout en avalant de son verre une gorgée de vin rouge.

Et maintenant, dit-il, voici que ce chercheur égypto-américain de l'Université de Boston dans le Massachusetts, venait de mettre les pieds dans le plat, en semblant confirmer les affirmations incongrues de ce chef d'état indélicat. Il est vrai que beaucoup d'égyptiens, ainsi que de nombreuses personnes du Maghreb en général, font semblant de croire qu'ils ne sont pas africains, mais qu'ils appartiennent plutôt au Proche Orient. Un grand pays du Maghreb avait même postulé, il ya quelques années, pour être membre de l'Union Européenne, après avoir claqué la porte de l'Organisation de l'Unité Africaine.

Les européens lui répondirent avec raison, qu'il existait bien des frontières géographiques à leur continent, la Mer Méditerranée en l'occurrence ! Les populations du nord de l'Afrique savent bien, tout au fond d'elles-mêmes, qu'elles se leurrent, chaque fois qu'elles se déclarent non africaines. En effet, aucun être humain ne peut changer la

géographie du monde au gré de ses fantasmes. Ces personnes oublient-elles que personne ne peut choisir ni sa famille, ni sa couleur de peau, ni ses voisins ou même son lieu de naissance ?

L'énervement de Zaïdi était à son comble. On ne savait plus que penser de toutes ces contradictions entre experts africanologues autoproclamés, chacun bien campé sur ses certitudes.

« Que cet arrogant scientifique produise ses fameuses preuves ! En effet, quand on a la prétention d'être un grand chercheur, qu'on veut faire le buzz dans les plus grands media du monde et qu'on recherche la gloire à tout prix, on a plutôt intérêt à bien assurer ses arrières, en évitant de faire des déclarations à l'emporte-pièce ! », s'écria Nadia. Mais en fait de preuves irréfutables, le Professeur égypto-américain ne faisait qu'exhiber en permanence des photos satellites d'un fleuve fossile découvert par hasard, en examinant les dommages causés aux puits de pétrole koweïtiens, mis à feu par Saddam Hussein, lors de la première guerre du Golfe.

« Ce fleuve fossile traversait jadis le désert d'Arabie, avant de rejoindre le Tigre et l'Euphrate », déclara-t-il aux media venus du monde entier.

En découvrant sur les clichés le lit asséché de ce fleuve, qui irriguait la terre d'Arabie il ya trois millénaires, il conclut qu'il devait s'agir du fameux Pishon de la Bible, car dans son esprit, deux des quatre fleuves du Livre de la Genèse étaient bien identifiés, à savoir le Hiddekel, plus connu sous le nom de Tigre, et l'Euphrate.

Pour le scientifique américain, il ne restait plus qu'à identifier une quelconque quatrième rivière rejoignant les trois autres fleuves et l'énigme était résolue ! Il s'agirait en ce cas du Guihon, le deuxième fleuve cité dans la bible au livre de la Genèse. Un torrent du nom de Kharkeh, qui prend sa naissance en Iran et fait une boucle autour d'une région anciennement habitée par le peuple kassite, que le chercheur américain a vite fait d'assimiler au peuple koushite, fera l'affaire. Ce sera le fameux fleuve Guihon. Simple comme Bonjour ! Il suffisait d'y penser !

Dans l'esprit du chercheur égypto-américain, ces quatre cours d'eau correspondaient aux quatre rivières de la Genèse, affluents du grand fleuve qui arrosait le Jardin d'Eden. Ainsi, ce serait à leur embouchure que se trouvait le fameux Jardin, et le Chat-el-Arab serait ce grand fleuve ! Ce scientifique faisait cependant semblant d'ignorer une chose : depuis des temps immémoriaux, en fait depuis la plus haute Antiquité, le fleuve Pishon est bien identifié comme étant le Nil.

Le pays de Havila, que traverse ce fleuve est également identifié : c'est la contrée arrosée par le Nil blanc. De même, aussi loin que l'on recule dans le passé, le pays de Cusch, entouré par le Guihon, est reconnu par tous comme étant l'ancienne Ethiopie. Dans ce cas, le fameux fleuve Guihon n'est évidemment rien d'autre que le Nil bleu !

En fait, l'idée sous jacente à ces annonces pseudo scientifiques est simple. Comme on en a pris l'habitude et malgré l'évidence, de nombreux chercheurs occidentaux et spécialement américains, écartent d'emblée le continent

africain comme lieu probable de naissance de toute culture humaine. C'est ce même raisonnement qui prévaut pour ce qui est de l'emplacement du fameux Jardin d'Eden. Pour les chercheurs provenant de ce nouveau monde qu'est le continent américain, connu du reste de l'humanité depuis seulement cinq cents ans, depuis que Christophe Colomb y a accosté avec ses trois caravelles, l'Afrique ne saurait être le berceau de l'humanité !

Pendant longtemps d'ailleurs, on a douté dans cette Amérique nouvelle que les africains, considérés comme du bétail et vendus comme esclaves, aient même une âme. Dans les champs de coton et dans les plantations de canne à sucre du Nouveau Monde, point n'était besoin en effet pour ces sous-hommes de réfléchir. Et pour faire travailler ces esclaves paresseux, naturellement indolents, il n'y avait qu'une seule méthode imparable, le contremaître et sa cravache ! On est en droit d'ailleurs de se demander pourquoi on était allé chercher ces pauvres hères si loin en Afrique, de l'autre côté de l'Océan Atlantique, pour si peu de rendement ?

De toute façon, on connaît le sort réservé aux premiers occupants du continent américain, les indiens d'Amérique, ironiquement appelés peaux rouges, pour les différencier des indiens d'Asie, reconnus depuis toujours comme les vrais indiens. Ces fameuses peaux rouges, qui étaient les légitimes propriétaires des lieux, ne furent pas mieux traités que les malheureux esclaves africains. Ils furent non seulement passés au fil de l'épée, mais furent également décimés par les nombreux nouveaux virus arrivés d'Europe, dans les bagages des conquistadors espagnols.

Contre ces virus nouvellement importés, les indiens n'avaient malheureusement aucun antidote dans le corps et il n'existait aucun vaccin. Pour compléter ce sinistre tableau, nous n'oublierons pas l'alcool, qui leur était auparavant inconnu et qui leur fut désormais distribué à profusion. Ce nouveau breuvage fit beaucoup de ravages dans leurs rangs, leur organisme n'y étant pas du tout habitué. Ils furent très certainement les victimes désignées du premier génocide connu de l'histoire.

Mais revenons un instant aux fleuves du Jardin d'Eden. Depuis des siècles en effet, ces prétendus chercheurs s'accrochent désespérément aux noms des deux fleuves mésopotamiens cités dans la bible, le Tigre et l'Euphrate, pour conditionner le reste de leur raisonnement. Prenons par exemple le cas de la découverte de ce nouveau fleuve fossilisé, qui coule sous le désert d'Arabie Saoudite.

En quoi cela devrait-il être considéré comme quelque chose d'exceptionnel, au point de voir dans cette trace d'eau souterraine, le troisième fleuve de l'Eden ? N'existe-t-il pas partout dans le monde, et plus spécialement dans les régions désertiques, des rivières et lacs fossilisés, à l'exemple de ce fleuve artificiel libyen, que le Colonel Kadhafi a fait construire dans son pays au cours des années 1991 à 2007, à partir d'une rivière fossilisée, découverte sous le sable du Sahara ?

Ce fleuve, qui traverse la Libye de part en part sur une distance de trois mille kilomètres, est pourtant très impressionnant. Il permet de pomper, à une profondeur comprise entre cinq cent et huit cents mètres sous le désert, de l'eau fossilisée et à la collecter dans une canalisation souterraine, qui traverse tout le pays.

Malheureusement, il est désolant de voir que ce fleuve d'une valeur si précieuse pour le développement de la Libye a été partiellement détruit en 2011, lors des bombardements de la coalition occidentale conduite par l'OTAN, regretta Zaïdi. Tout le monde se rappelait encore que cette campagne aérienne visait à écarter du pouvoir et si possible à liquider Mouammar Kadhafi, le dictateur libyen, devenu trop gênant pour certains dirigeants des grandes puissances occidentales.

« Et pourquoi donc ce grand chercheur ne considère-t-il pas ce cours d'eau libyen comme un fleuve de l'Eden », se demanda ironiquement Zaïdi ?

Pourquoi ces chercheurs et scientifiques ne feraient-ils pas le raisonnement inverse, en se disant que le premier et le deuxième fleuve de l'Eden sont parfaitement identifiés comme Nil blanc et Nil bleu ? Dans ce cas, ne devraient-ils pas plutôt consacrer tous leurs efforts à rechercher l'identité des troisième et quatrième fleuves de l'Eden ? En effet, il est tout à fait clair que même identifiés comme Tigre et Euphrate, ces deux rivières se retrouvent en Asie, au Proche orient, et ne semblent avoir aucun rapport avec le Nil, qui prend sa source et coule en Afrique. Or, les quatre fleuves de la Genèse doivent couler vers un seul fleuve dont ils constitueraient les affluents.

Sur ces entrefaites, les deux jeunes gens décidèrent d'aller rendre visite au père de Zaïdi, le Professeur José Mutu, afin de discuter un peu de cette actualité qui concernait l'Afrique et le Moyen Orient, et abordait la problématique des débuts de l'humanité.

Dès que les jeunes gens eurent fait part au professeur de leurs interrogations, celui-ci leur déclara :

« Il s'agit ici d'une nouvelle tentative d'éloigner de son berceau africain la civilisation humaine ! C'est encore une fois raté, mais ils auront au moins bien essayé. C'est toujours la même rengaine, dès qu'il s'agit de l'Afrique. On croirait entendre un mauvais disque rayé ou une vieille blague éculée. Et elle est tellement grossière qu'elle se remarque comme le nez au milieu du visage ! », conclut, bien désabusé, le Professeur.

Au fil du temps, Il avait fini par s'habituer à voir le mépris et la suffisance affichés par tous ces experts, dès qu'ils parlaient de sa terre natale. Et puis, conclut-il, puisqu'un certain nombre de grands chercheurs semblent vouloir en permanence remettre en question l'identité du Pishon et du Guihon, nous allons retourner le plus loin possible dans le passé pour mener une véritable enquête, afin de découvrir la vérité de façon irréfutable.

« Nous allons partir à la recherche des traces et des indices les plus probants laissés par les premiers hommes, nos ancêtres communs », proposa-t-il aux jeunes gens.

Certes, dit-il pour commencer, l'une des raisons qui font que de nombreux chercheurs privilégient la Mésopotamie, comme lieu probable de la naissance de l'homme, c'est la constatation que l'écriture la plus ancienne connue à nos jours, l'écriture cunéiforme, est née dans la ville de Sumer, en Mésopotamie. Cette écriture se présente sous forme de petites tablettes d'argile, dont les inscriptions permettent de remonter à environ trois mille ans avant Jésus-Christ, et non, tant s'en faut, au début de l'humanité.

C'est également à Sumer que l'on retrouve les ruines d'une très ancienne cité appelée Eridu, probablement la première ville construite dans le monde. Ces vestiges ont été retrouvés à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, à environ une quinzaine de kilomètres de l'ancienne ville d'Ur en Chaldée, et remontent également très loin dans le passé, entre le troisième et le quatrième millénaire avant notre ère. C'est de cette ville que serait originaire le grand Patriarche Abraham, le Père des trois religions révélées que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam.

C'est à partir de ces éléments connus depuis des siècles que de nombreux chercheurs, ou plutôt des prédicateurs en mal de reconnaissance, basent leurs affirmations pour décréter que la Mésopotamie est la terre de naissance de l'homme et de la civilisation universelle. Leur seul argument se trouve dans les quelques renseignements glanés dans le livre de la Genèse, premier livre de la Bible. Mais en réalité, ils n'utilisent seulement ces arguments bibliques que quand cela les arrange, comme nous le verrons plus tard.

Cependant, malgré ces très anciens vestiges, Il n'en reste pas moins vrai que toutes les découvertes les plus récentes sur l'origine de l'homme nous ramènent toujours au même point de départ : la terre d'Afrique. De toute façon, dit-il, on commence à s'y habituer : dès que des traces d'une nouvelle civilisation sont découvertes quelque part en Afrique, les chercheurs occidentaux ont systématiquement tendance à vouloir d'abord en attribuer la paternité à des éléments extérieurs au continent africain.

Lors de la découverte par exemple de la citadelle de Zimbabwe dans l'ancienne Rhodésie du Sud, ces vestiges furent d'emblée attribués, sans aucune hésitation et sans preuve aucune, aux explorateurs portugais. Puis il fut clair que ces constructions dataient d'une époque où le Portugal n'existait même pas en tant que nation, mais vivait plutôt, à l'instar d'autres régions européennes, au plus profond des ténèbres du Moyen Age !

Alors, nos fameux experts en anthropologie avancèrent l'hypothèse d'une colonie juive créée à la suite de la rencontre du Roi Salomon et de la Reine de Saba, en vue d'exploiter les fameuses mines d'or du Roi Salomon, dans une contrée lointaine du nom d'Ophir.

« Mille ans avant notre ère, jugez vous-même de la distance qui séparait alors les anciens royaumes d'Israël, d'Ethiopie et les terres d'Afrique australe. N'oubliez pas de tenir compte des techniques rudimentaires de l'époque en matière de navigation sur les océans et les mers, ainsi que de la difficulté d'organiser des expéditions terrestres par monts et par vaux. Ensuite, il y avait la traversée de nombreux marécages et de grands fleuves, l'affrontement avec les fauves de la jungle et avec les tribus sauvages de populations indigènes », soupira le Professeur José Mutu !

La civilisation égyptienne elle-même ne fut pas exempte de polémiques et des mêmes préjugés, qui se poursuivent encore de nos jours. Même le cinéma hollywoodien s'est mis de la partie, en nous proposant chaque fois des pharaons, des reines et des héros égyptiens bien blancs, malgré l'évidence des vestiges antiques. Ces polémiques sont causées par les historiens et experts occidentaux, qui ont

décidé dès le départ d'attribuer la paternité de cette civilisation égyptienne aux phéniciens, aux Hittites ou à tout autre peuple, pourvu que ce ne soit pas aux populations d'origine éthiopienne, qui peuplaient alors la terre d'Égypte !

Pourtant, il existe dans les divers tombeaux, temples et monuments égyptiens, des hiéroglyphes, des sculptures, des peintures et même des momies démontrant la nature authentiquement africaine de la civilisation égyptienne ! C'est ici que se vérifie franchement le proverbe : « Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ».

Plus tard, lorsqu' en plein milieu du vingtième siècle, on découvrit au Nigéria, pays situé au bord du Golfe de Guinée, les merveilleux bronzes d'Ife et de Bénin, la théorie portugaise refit encore une fois surface parmi les soi-disant experts occidentaux. En effet, comment aurait-on pu alors décentement admettre que le classicisme de ces merveilleux bustes de bronze fut l'œuvre de populations africaines autochtones ?

Pourtant, ces bustes représentaient bien des figures de rois et de notables africains, portant de belles balafres tribales sur les joues. Dès lors se posa la question suivante : pourquoi des explorateurs portugais auraient-ils façonné des bustes de bronze, prenant pour modèles des populations noires qu'ils méprisaient, au lieu d'y faire figurer leurs propres souverains ou d'autres modèles représentatifs de leur pays d'origine ou de la civilisation occidentale en général ?

Lorsque la datation au carbone 14 démontra clairement l'inanité de telles affirmations, puisque ces têtes ont été fondues au douzième siècle de notre ère, nos fameux ex-

perts anthropologues ressortirent la sempiternelle hypothèse de la Reine de Saba et du Roi Salomon, ainsi que de l'existence d'une hypothétique colonie juive qui aurait survécu au bord du Niger, en plein Moyen Age !

Décidément, cela devenait du délire. Cette merveilleuse reine de Saba, qui a vécu il y a trois mille ans, posséderait-elle des dons d'ubiquité ? Il est tout à fait clair qu'aux yeux de nos experts africanologues, elle est capable de s'accommoder à toutes les sauces, de traverser d'un trait les corridors du temps et de vivre à toutes les époques de l'histoire !

« Pourquoi est-il enfin si difficile d'admettre qu'on s'est longtemps trompé, qu'on ne connaît rien sur l'histoire de l'Afrique et de ses habitants, et que tous les racismes et préjugés ne sont rien moins que des errements sans aucune base ? Franchement, les préjugés ont la vie dure, mais il est certain qu'à la fin, la raison finit toujours par triompher », conclut le professeur José Mutu.

« Ce constat finira certainement un jour par s'imposer en ce qui concerne le passé des peuples africains », ajouta-t-il avec grande conviction.

Il avait en effet grande envie de rassurer les deux jeunes gens sur l'avenir de ce continent, en dépit de cette sombre et lancinante actualité, marquée par la détresse et le désenchantement de toute une jeunesse africaine, qui essaie par tous les moyens de quitter des pays pris en otage par d'horribles dictateurs, soucieux avant tout d'exploiter leurs propres peuples jusqu'à la moelle des os.

On constate d'autre part que beaucoup de découvertes faites en terre africaine, et qui concernent la naissance et

le développement de la civilisation humaine, sont passées sous silence. Beaucoup de gens ignorent par exemple qu'il ya eu de grands empires puissants sur le continent africain, au moment même où l'Europe baignait dans l'obscurantisme et les faux enseignements du Moyen Age.

Ainsi, dès le XIIIème siècle, bien avant La Charte des Droits d'Olivier Cromwell en Angleterre, La Déclaration de la Constitution américaine ou la Charte des Libertés de l'Homme et du Citoyen issue de la Révolution française, il existait en Afrique en 1236 une Charte de l'Empire Mandingue, appelée Charte du Manden ou Charte de Kouroukan Fouga, qui comportait quelques quarante quatre articles et tenait lieu de constitution. Compte tenu de son antériorité sur les autres textes constitutionnels, il n'est pas exclu que ces derniers l'aient pris pour modèle, ou s'en soient beaucoup inspiré.

Il suffit de continuer les recherches, et nous aurons peut-être bientôt d'autres surprises, ou de nouvelles réponses aux questions essentielles que nous nous posons actuellement. « Alors, l'idée assez répandue que l'africain serait en dehors du processus de développement universel sera prise pour ce qu'elle est réellement, une turpitude », conclut le professeur José Mutu.

## II. ENQUETE SUR UN VRAI MYSTERE

Le colonel Henri Fontaine faisait les cent pas dans son magnifique bureau de la rue de Courcelles, dans le XVIIème Arrondissement de Paris. Il attendait l'arrivée de son invité, le Professeur José Mutu, qu'il n'avait pas vu depuis quelques années déjà. Ancien des services de la Direction Générale de la Sécurité Extérieure, la fameuse DGSE, le colonel avait longtemps baroudé sur le continent africain sous l'ère Foccart. Non seulement il en connaissait les moindres coins et recoins, mais il possédait depuis cette époque un carnet d'adresses impressionnant. Il pouvait ainsi joindre au téléphone, en quelques heures, n'importe quel dirigeant de ce continent, y compris dans sa partie anglophone, pourtant réputée antifranaçaise.

Bien sûr, depuis quelques années, il avait pris sa retraite, mais il avait fallu le rappeler d'urgence au service, afin de mettre à contribution son expérience africaine inestimable pour comprendre et évaluer les derniers développements apparus dans la région des Grands Lacs Africains. La situation était devenue tellement confuse et inextricable que personne parmi la jeune génération ne parvenait à la déchiffrer, et à bien en cerner les tenants et les aboutissants.

Voilà pourquoi le Colonel Henri Fontaine commença, dès son retour, par rameuter d'anciennes connaissances bien au faite des dossiers de la région, et à cet égard, le Professeur José Mutu avait un jugement des plus fiables. En effet, il avait déjà fourni par le passé des analyses bien précieuses sur la réalité des divers acteurs à l'œuvre dans

la région des Grands Lacs, dont certains des plus importants tiraient les ficelles, bien tapis à l'ombre.

Avant de recevoir son invité, l'ancien officier de la DGSE se pencha sur l'imposant mémorandum, que les services spécialisés lui avaient concocté, afin de faire le point sur la situation explosive qui prévalait dans la région des Grands Lacs africains. Selon une tradition bien établie dans la maison, le rapport avait codifié certains noms de personnes ou de pays, mais de façon à ce que chaque personne concernée puisse reconnaître facilement les différents acteurs ou les divers événements, encore très présents dans les mémoires. Voici en gros le contenu de ce mémorandum dont il venait juste de commencer la lecture :

« Depuis que les troupes du Front Patriotique Africain ont conquis dans un bain de sang le pouvoir à Gasabo, la France a vu son influence fondre comme neige au soleil. Dans le même laps de temps, l'importance des puissances anglo-saxonnes n'a fait que croître, et cela de façon inversement proportionnelle. Bien sûr, il y a eu les Américains, qui se sont d'emblée bien fait remarquer, en soutenant à bout de bras le nouveau pouvoir, mais voici que même la Perfide Albion s'était mise de la partie. Elle est ainsi parvenue, en quelques années, à imposer l'usage de l'anglais, dans tous les services administratifs et l'enseignement au pays de Gasabo.

La langue française a été ainsi évincée, du jour au lendemain, de toutes les institutions, tandis que les cadres de l'ancienne élite francophile étaient d'office éliminés des affaires et relégués aux oubliettes de l'histoire. Le symbole le plus humiliant de cette bérézina fut la décision du